

## L'ANGE GARDIEN

Le matin vers les cieux  
Quand tu portes tes yeux,  
Lorsque l'oiseau s'éveille  
Avec l'aube vermeille,  
Qui sourit avec toi ?  
C'est moi !

Lorsque de tes concerts  
Retentissent les airs,  
Quand avec mélodie  
Tu célèbres Marie,  
Qui donc chante avec toi ?  
C'est moi !

A l'autel, dès le jour,  
Quand, fervente d'amour,  
Ton âme est haletante,  
Et toute palpitante,  
Qui soupire avec toi ?  
C'est moi !

Quand tu dis l'Angelus,  
En suppliant Jésus  
De t'être favorable,  
Quel Ange charitable  
L'implore aussi pour toi ?  
C'est moi !

Soumis au Tout-Puissant,  
Alors qu'en travaillant  
Tu lui rends ton hommage,  
Qui bénit ton ouvrage  
Et reste près de toi ?  
C'est moi !

Lorsque tout est sans bruit  
Dans l'ombre de la nuit,  
Quand l'étoile scintille  
Et que la lune brille,  
Qui repose avec toi ?  
C'est moi !

Pendant ton long sommeil,  
A l'heure du réveil,  
Qui te montre et constance  
Et tendre bienveillance ?  
Qui s'occupe de toi ?  
C'est moi !

Quel est ton Gardien,  
Avec un doux lien,  
Qui te guide en ta route,  
Sous la céleste voûte ?  
Qui chemine avec toi ?  
C'est moi !

L'abbé VICTOR DE L'ESTANG.

## ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XI

(Suite.)

Georges hésita un instant avant de répondre, puis, prenant brusquement une résolution :

— Je n'avais pas tout à fait renoncé à l'espérance, dit-il, tandis qu'une vive rougeur couvrait ses traits à la fois mâles et doux. Pour l'amour de la jeune fille que j'aime, j'ai essayé de me faire écrivain... Mon livre est à peu près achevé... S'il est favorablement accueilli du public, peut-être oserai-je renouveler la demande qui a eu un si douloureux résultat.

— Un livre !... Il faut qu'il réussisse ! s'écria avec feu madame du Valmoët. J'ai des amis capables d'aider à votre succès... Hâtez-vous, moi je gagnerai du temps, et tout ce qui peut disposer favorablement la critique sera fait, je vous l'affirme ! Quel genre avez-vous choisi ?

— Une question pseudo-philosophique...

— C'est bien grave, à notre époque futile !... Il n'importe, vous pouvez conquérir les suffrages de ce public lettré et sérieux dont le témoignage suffirait à Anne... Votre oncle ne saurait vous aider ?

— Je ne veux lui parler de mon essai que si je réussis...

Dans le cas contraire, mon nom doit rester inconnu.

— Cher monsieur, encore une fois, hâtez-vous... Un sacrifice d'argent ne vous importe guère, et avec l'argent, on doit arriver à se faire publier sans retard... Moi, je vous le répète, je gagnerai du temps...

Georges la quitta, tout enfiévré. Il revint chez lui, s'enferma dans sa bibliothèque, et relut sans relâche le manuscrit presque achevé. Son agitation s'accroissait d'heure en heure, et mille pensées tumultueuses travaillaient son cerveau. Tantôt il bénissait l'intervention de madame du Valmoët, tantôt sa délicatesse s'en inquiétait, et il se demandait alors s'il était digne de lui de lutter ainsi contre les sentiments qu'Anne paraissait éprouver pour un autre... A la fin, il devint impossible à son esprit fatigué et surexcité de se rendre compte de son œuvre : les lignes du manuscrit semblaient flotter devant ses yeux et se confondre dans un nuage rougeâtre. Parfois, une sorte d'ivresse lui faisait voir dans ses pensées l'empreinte même du génie, et l'instant d'après, elles lui paraissaient dépourvues de suite, de profondeur, incapables d'affronter la publicité et la discussion.

Ses travaux d'agriculture furent abandonnés ; il n'avait plus qu'une idée, terminer cet ouvrage, sur lequel il fondait sa dernière espérance. On ne le voyait plus passer sur les routes, entouré de ses chiens, sifflant un air joyeux, entrant dans une ferme, caressant les enfants et causant de la prochaine récolte. A peine prenait-il quelques heures de repos ; les premières lueurs du jour le trouvaient le plus souvent assis devant son

bureau, couvrant de ratures les phrases vingt fois refondues, et lassé au point de ne plus comprendre sa propre pensée.

De longues rêveries, des alternatives de crainte et d'espérance interrompaient son travail... Tantôt il se voyait l'heureux époux d'Anne du Valmoët ; il l'amenait dans sa riante solitude, et jouissait de sa surprise, de l'orgueil qu'il lui inspirait ; et, s'il fallait, pour conserver sa tendresse, continuer ces ingrats labeurs, il les acceptait d'avance avec une ardeur nouvelle... Tantôt, la scène changeant brusquement, il croyait entendre de nouveau ces paroles cruelles : Je suis fâchée... oh ! bien désolée de vous affliger, mais je ne puis être votre femme...

Si ce dénouement attendait ses efforts, ses luttas, son étrange et touchante abnégation, il se résignait... Il s'efforçait de faire du bien, et reprendrait sa vie occupée d'autrefois ; mais cette vie serait à jamais décolorée, et il n'offrirait jamais à une autre femme les restes palpitants de son cœur dédaigné...

Quelques jours après, il annonça à madame du Valmoët que son ouvrage allait être mis sous presse.

Elle lui écrivit quelques lignes pour l'assurer de nouveau du concours de ses amis, ajoutant qu'une fatigue nerveuse altérant en ce moment sa santé elle avait le regret de lui faire connaître que ses réceptions du soir étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre.

## XII

Anne soignait sa belle-mère avec sollicitude ; celle-ci lui montrait toujours la même affection, recevant chacune de ses attentions avec une douce gratitude. Son état n'offrait d'ailleurs aucun symptôme sérieux, et le médecin attribuant à la fatigue occasionnée par la maladie de sa cousine la faiblesse et l'espèce d'enervement dont elle se plaignait. Elle ne sortait pas et avait cessé de veiller ; mais elle recevait ses amis dans la journée, et passait comme à l'ordinaire une partie de son temps chez madame Humbert.

Anne regrettait secrètement les soirées qui, pour elle, avaient pris soudain un vif intérêt. M. de Prévèlle, il est vrai, venait fréquemment chez sa belle-mère ; mais alors la conversation était générale, madame du Valmoët la dirigeait exclusivement, et bien que son esprit manquât de flamme, l'étonnante facilité d'assimilation qu'elle possédait la rendait capable de comprendre le poète et même de le charmer, quoiqu'il préférât intérieurement l'admiration plus naïve et la confiance implicite de la jeune fille.

Mais Anne repassait dans sa mémoire ces soirées pendant lesquelles, en disant des vers, M. de Prévèlle la transportait dans un monde enchanté, et ces entretiens près du piano lorsque, penché sur elle, tandis qu'elle laissait errer ses doigts sur les touches, il lui révélait le secret de ses émotions puissantes, et lui inspirait un vague désir de traduire à son tour les aspirations et les élans mal définis de son âme.

Madame du Valmoët ne s'était pas trompée dans ses appréciations ; M. de Prévèlle avait perdu l'élasticité de la jeunesse, et il en remplaçait les ressorts puissants par les émotions factices d'une sensibilité ardente, presque malade, toujours en mouvement. Elle avait encore bien jugé, en la qualifiant de dangereuse, l'influence qu'il pouvait exercer sur sa belle-fille.

Anne commençait, à son insu, à penser que non-seulement ce qui nous entoure est uniquement destiné à concourir à la manifestation de l'art et de la poésie, mais que le jeu même de nos sentiments les plus intimes peut légitimement être dévoué à ce but absolu. Elle envoyait presque les souffrances réelles ou imaginaires de M. de Prévèlle ; ces souffrances fécondes qui, disait-il, font, mieux que la joie, vibrer la lyre du poète ; et, persuadée que la vie doit, chez les natures d'élite, s'affirmer sans interruption par des émotions plus ou moins vives, elle s'appliqua, pour ainsi dire, et sans en avoir conscience, à tirer de chaque chose, avec le suc de poésie qu'elle pouvait renfermer, des impressions ardentes et profondes. Son esprit, déjà attristé par le chagrin qu'elle venait d'éprouver, n'était que trop disposé à cette surexcitation continue, et elle sentit bientôt que chez elle, la faculté de sentir et de souffrir s'affaiblissait et s'exaltait de jour en jour.

Dans cette sorte de fièvre, que devenaient les pensées vraiment hautes, la notion du devoir, le sens exact, pratique, chrétien de l'existence ?... Anne s'enivrait de poésie, et ne songeait pas que sa vie dût avoir rien de commun avec la tâche modeste et obscurément sublime dévolue ici-bas à la femme, soit dans le rayonnement du foyer, soit au pied de l'autel, soit, enfin, dans l'indépendance d'un célibat consacré au soulagement des misères d'autrui. Dans la religion même, elle cherchait uniquement des émotions ; l'oubli de soi devenait pour elle un mot vide de sens ; mais le soir, elle versait des larmes abondantes dans l'obscurité de la vieille église, ne semblant point s'apercevoir que ces pleurs ne valaient pas une prière, et devenaient une égoïste et stérile satisfaction.

Enfin, ce qui devait résulter de tout cela arriva bientôt. Un jour, Anne prit la plume, et, tantôt en vers, tantôt en prose, elle entreprit de peindre les vives impressions auxquelles elle s'abandonnait. Ces essais, elle n'eût point osé les communiquer à M. de Prévèlle ; mais elle en fit bientôt sa plus chère occupation, rêvant pour elle-même la célébrité qu'elle n'avait d'abord songé à désirer que chez un mari. Elle n'écrivait point comme le font parfois les jeunes filles, avec une insouciance heureuse, avec l'unique idée d'épancher le trop plein d'une source fraîche et abondante ; elle cherchait à sentir d'une manière plus vive, et aspirait follement à être une de ces victimes qui, au prix de leur repos et de leur bonheur, célèbrent des souffrances presque toujours volontaires pour charmer des indifférents...

Poètes d'autrefois, où êtes-vous, avec votre calme majesté, votre tranquille mélancolie, vos grâces riantes, vos allures classiques qui sembleraient de nos jours si étranges ?... Avec quelle surprise, avec quelle pitié, peut-être, contempleriez-vous la pléiade qui vous a remplacés, et qui tient levé, au milieu d'un concert discordant de pleurs, de cris passionnés, de soupis incohérents ou de transports impurs, cet étendard de la poésie, devenu, entre leurs mains, le symbole de l'exagération sous toutes ses formes ?... Effacez-vous, ombres sublimes, trop pâles pour notre goût dévoyé, retirez-vous sur ces hauteurs où un petit nombre d'esprits justes font encore leurs délices de ce que vous laissâtes après vous... Abandonnez à notre génération amollie ces poètes qui confondent avec les libres allures du génie le désordre de leurs idées sans frein ou sans suite, et qui font de l'égoïsme leur divinité... Rien de ce qui vous inspira ne saurait plus les émouvoir... Ils ne savent célébrer qu'eux-mêmes, et ne présentent que leur propre image à notre admiration, à notre intérêt ; ils chantent leurs doutes, leurs passions, leurs défaillances, leurs vices ; si la pourpre doit rehausser leur œuvre, ils tourmenteront leur cœur jusqu'au sang ; si les larmes peuvent la faire briller, ils trouveront une source de larmes, vraies ou factices.

Ah ! je ne prétends pas nier ce mal dont souffrent plus que d'autres les grands esprits, ce vide qui s'augmente de toute la profondeur d'une âme, cette soif de l'idéal, de l'infini, qui tourmente surtout le génie... Mais ce mal-là est trop noble pour se disséquer lui-même sans relâche et sans but ; il ressemble aussi peu au spleen des blasés que le soleil aux ténèbres ; il enfante la lumière, féconde l'humanité ; l'âme qui en est atteinte ne se noie point dans les larmes stériles, mais s'élève au-dessus d'elle-même et gravite toujours vers cet infini, vers cette beauté immuable dont la possession l'enivrerait dans un autre monde, et qu'elle s'efforce de mériter par l'oubli d'elle-même et la diffusion de son amour parmi les hommes...

Anne était atteinte du mal moderne, elle devenait chaque jour plus inégale dans ses gaîtés, dans ses tristesses, et l'amie qui eût pu la préserver de cette funeste contagion lui avait été ravie... Cependant, la tendresse si dévouée d'Alix devait-elle être inefficace ? Ne veillait-elle pas, d'une autre vie, sur celle qu'elle avait tant aimée ?...

Septembre était arrivé ; madame du Valmoët se plaignait toujours d'une fièvre nerveuse qui, la reprenant vers le soir, disait-elle, l'empêchait de recevoir ses amis. En revanche, elle s'occupait de distraire sa belle-fille, et la contraignait doucement à sortir, à se joindre à d'autres jeunes filles de son âge, soit à Blois, soit dans les châteaux des environs. Anne, tout en étant sincèrement reconnaissante de ces attentions, éprouvait une vive contrariété chaque fois qu'elle s'éloignait ; et elle avait presque envie de pleurer lorsque, à son retour, madame du Valmoët lui disait négligemment :

— Ah ! M. de Prévèlle est venu aujourd'hui ; il m'a chargée de vous offrir ses hommages et a regretté votre absence...

Le poète prolongeait son séjour à Blois. Il avait loué un pavillon près de Saint-Gervais et venait fréquemment chez madame du Valmoët. Il n'avait guère noué d'autres relations intimes dans la ville, quoiqu'il y fût recherché ; cependant, il avait tenté de se rapprocher de Georges Auray ; mais celui-ci lui montrait une froideur involontaire, et M. de Prévèlle dit un jour à Anne avec une légère inflexion de dédain :

— M. Auray est un galant homme ; mais de quelle santé robuste et épaisse jouit son esprit !... Il est vrai que nous autres, poètes, qui accueillons la souffrance pour charmer l'humanité, nous sommes presque toujours incompris... On aime nos œuvres, et l'on rit des larmes et des luttas dont elles sont filles...

Et Anne se sentait fière d'être jugée digne de recevoir ces confidences bizarres, ces sortes de divagations qui élevaient à ses yeux M. de Prévèlle jusqu'à en faire une victime du génie. Elle ne se demandait jamais ce qu'il y avait d'égoïsme dans cette concentration de sentiment, ni ce que pourrait être, dans la vie intime du foyer domestique, cette disposition douloureuse et volontairement aggravée...

## XIII

Anne, cédant aux instances de sa belle-mère, était sortie, accompagnée de Manette, pour se joindre à une réunion de jeunes filles dans une jolie habitation située à l'entrée de la ville. On devait goûter dans le jardin, très-ombragé et très-frais, et travailler pour les pauvres.

Madame du Valmoët, assise près du lit de sa vieille cousine, lui lisait à haute voix un roman de Cooper.

C'était, pour madame Humbert, une réminiscence de jeunesse ; dans l'état d'immobilité et d'affaiblissement auquel elle était réduite, elle prenait un plaisir réel, non-seulement à retrouver des impressions à demi effacées par une longue vie et de grandes souffrances, mais encore à être transportée par la pensée dans un milieu agité, vivant, terrifiant même, et si différent de la chambre silencieuse où elle était confinée.

Madame du Valmoët lisait à merveille, et des émotions fugitives passaient sur le visage flétri de la vieille femme qui se sentait redevenir jeune en se rappelant avec quel intérêt mêlé d'horreur elle avait pour la première fois suivi le fécond romancier dans les mystérieuses forêts vierges, sur les rapides, dans les villages des Indiens. Un regain de poésie l'agitait de nouveau en entendant ces récits un peu surannés, et elle oubliait momentanément ses douleurs et l'irritation qu'elles lui inspiraient contre son entourage.

Le charme du conteur américain n'opérait pas ainsi sur la lectrice. Madame du Valmoët préférait, en fait de romans, ceux qui se rapprochent le plus de la vie réelle, et celui-ci, d'ailleurs, ne lui retraçait aucun souvenir agréable. Elle levait de temps en temps les yeux sur madame Humbert, espérant toujours que le sommeil interromprait sa lecture ; mais le même regard curieux, impatient, presque joyeux, était fixé sur elle et lui disait de continuer... Et elle continuait, endurant le double supplice de l'ennui et de la fatigue, faisant parler tour à tour le chasseur au langage pittoresque, l'indien à la parole figurée, et les jeunes héroïnes jetées dans ce milieu tourmenté...

Il y avait près de deux heures qu'elle lisait, sans que l'égoïste vieille femme qui l'écoutait se fût préoccupée de l'épuisement de sa poitrine. L'air était lourd, une grosse mouche bleue bourdonnait dans la chambre, la fenêtre ouverte laissait à peine, de temps à autre, entrer une bouffée de brise rafraîchissante... La voix de madame du Valmoët se prêtait encore à des modulations machinales, mais les lignes commençaient à danser devant ses yeux, et, en proie à un vertige qu'accroissait chaque minute, elle leva encore la tête... Cette fois, madame Humbert dormait.

Laurence ferma le livre avec un soupir ; marchant avec précaution, elle alla s'asseoir près de la fenêtre et ferma en instant les yeux. Pendant cette longue lecture, ses pensées avaient erré loin des pages qu'elle répétait machinalement. Maintenant, elle éprouvait un besoin irrésistible de revenir sur le passé, comme un voyageur en proie à la fatigue jette un regard sur la route qu'il a parcourue, afin de mesurer celle qu'il lui reste à faire.

Le silence qui l'entourait était favorable à cette sorte de rêverie ; mais les souvenirs qu'évoquait la jeune femme n'étaient pas sans amertume. Un pli se creusait sur son front tandis qu'elle se demandait si sa destinée la condamnerait pour toujours à cette existence terne et insipide, et si l'heure du bonheur ne sonnerait jamais pour elle... Elle se revoyait, pauvre, jolie et isolée, demandant les moyens de vivre à un travail mercenaire, elle, bien née et bien élevée... Elle se rappelait le jour où M. du Valmoët la vit et devint éperdument amoureux... Beaucoup d'hommes avaient été amoureux d'elle : elle savait qu'elle était une charmeuse ; mais sa pauvreté les éloignait tous. Lui, demanda sa main. Il y avait entre eux une grande différence d'âge ; mais il était bien apparent, encore beau, spirituel, et la rumeur publique lui attribuait un revenu considérable : — elle l'épousa.

(La suite au prochain numéro.)